

## Séance 2 : Sur le pouvoir de la rhétorique :

Platon, *Gorgias*, vers 386 av. J.-C., 456-457. Trad. J. Cazeaux, Le Livre de poche, 1996, p. 28-30.

GORGAS. – Et encore, si tu savais tout, Socrate, la vérité universelle, pour ainsi dire, des vertus efficaces [que la rhétorique] embrasse et qu'elle tient sous sa domination !... J'ai une preuve d'importance à te donner. Il m'est souvent arrivé d'accompagner personnellement mon frère ou tous autres médecins auprès d'un malade qui refusait soit de boire un remède, soit de s'offrir au bistouri ou au cautère du médecin. Or, quand le médecin n'arrivait pas à le persuader, c'est moi qui le faisais, sans autre technique que l'éloquence. Je pèse mes mots : dirige vers la cité que tu voudras les pas d'un orateur et d'un médecin, et supposons qu'il faille ouvrir une compétition par la force du verbe dans l'Assemblée ou dans toute autre réunion pour savoir lequel des deux sera choisi comme médecin, au grand jamais, je pèse mes mots, le médecin n'entrera seulement dans la course, et le choix se portera sur celui qui sait parler, pour peu qu'il le veuille. Qu'on le mette, s'il faut, en face de n'importe quel technicien pour une semblable compétition, il persuadera à l'Assemblée de le choisir, lui, l'homme de la rhétorique, plus sûrement que ne ferait un technicien pris dans n'importe quel secteur. Il n'y a pas de domaine où le verbe de l'orateur n'arrive à persuader plus sûrement que tout autre technicien pris dans n'importe quel secteur, devant la foule. Telle est la puissance, dans toute son étendue et toute sa pointe, qui est celle de notre métier. Il faut pourtant, Socrate, faire de la rhétorique l'usage qui est celui de toute autre compétition de combat. [...] Un pouvoir qui peut s'attaquer à tout le monde, tel est l'apanage de l'orateur par son verbe, qu'il peut aussi bien employer à n'importe quel sujet, et il a de ce fait un impact considérable de persuasion auprès des foules, en somme sur le thème qu'il voudra. Néanmoins, cela ne l'autorise pas à ôter aux médecins leur réputation, du fait qu'il en a le pouvoir, aux médecins ou aux autres métiers. Il doit user de l'éloquence selon la justice, tout comme des arts de combat.

## Séance 3 : Ce pouvoir vient-il d'un don ou de la maîtrise d'un art ?

Le don : Descartes, *Discours de la Méthode*, Première partie, 1637.

J'estimais fort l'éloquence, et j'étais amoureux de la poésie ; mais je pensais que l'une et l'autre étaient des dons de l'esprit plutôt que des fruits de l'étude. Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, et qui digèrent le mieux leurs pensées afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlissent que bas-breton, et qu'ils n'eussent jamais appris de rhétorique ; et ceux qui ont les inventions les plus agréables et qui les savent exprimer avec le plus d'ornement et de douceur, ne laisseraient pas d'être les meilleurs poètes, encore que l'art poétique leur fût inconnu.

La maîtrise d'un art (*technè* /τέχνη) : Aristote, *Rhétorique*, vers 350-330, I, 2.

Admettons donc que la rhétorique est la faculté de découvrir spéculativement ce qui, dans chaque conscience, peut être propre à persuader. Aucun autre art n'a cette fonction ; tous les autres sont, chacun pour son objet, propre à l'enseignement et à la persuasion ; par exemple, la médecine sur les états de santé et de maladie ; la géométrie pour les variations des grandeurs ; l'arithmétique au sujet des nombres, et ainsi de autres arts et sciences ; mais, peut-on dire, la rhétorique semble être la faculté de découvrir spéculativement sur toute donnée le persuasif ; c'est ce qui nous permet d'affirmer que la technique n'en appartient pas à un genre propre et distinct.

Entre les preuves, les unes sont extra-techniques, les autres techniques ; j'entends par extra-techniques celles qui n'ont pas été fournies par nos moyens personnels, mais étaient préalablement données, par exemple les témoignages, les aveux sous la torture, les écrits, et autres du même genre ; par techniques, celles qui peuvent être fournies par la méthode et nos moyens personnels ; il faut par conséquent utiliser les premières, mais inventer les secondes.

Les preuves administrées par le moyen du discours sont de trois espèces : les premières consistent dans le caractère de l'orateur ; les secondes, dans les dispositions où l'on met l'auditeur ; les troisièmes, dans le discours même, parce qu'il démontre ou paraît démontrer.

On persuade par le caractère, quand le discours est de nature à rendre l'orateur digne de foi, car les honnêtes gens nous inspirent confiance plus grande et plus prompte sur toutes les questions en général, confiance entière sur celles qui ne comportent point de certitude, et laissent une place au doute. Mais il faut que cette confiance soit l'effet du discours, non d'une prévention sur le caractère de l'orateur. Il ne faut donc pas admettre, comme quelques auteurs de *Techniques*, que l'honnêteté même de l'orateur ne contribue en rien à la persuasion ; c'est le caractère qui, peut-on dire, constitue presque la plus efficace des preuves.

La persuasion est produite par la disposition des auditeurs, quand le discours les amène à éprouver une passion ; car l'on ne rend pas les jugements de la même façon selon que l'on ressent peine ou plaisir, amitié ou haine. C'est, nous le répétons, le seul but où visent dans leur *Techniques* les auteurs actuels. Nous éluciderons chacun de ces points quand nous parlerons des passions.

C'est le discours qui produit la persuasion, quand nous faisons sortir le vrai et le vraisemblable de ce que chaque sujet comporte de persuasif.

## Séance 4 : Partage : étude d'un texte commun lettres / φ

Gorgias, *Éloge d'Hélène*.

[...] le discours est un tyran très puissant ; cet élément matériel d'une extrême petitesse et totalement invisible porte à leur plénitude les œuvres divines : car la parole peut faire cesser la peur, dissiper le chagrin, exciter la joie, accroître la pitié. Comment ? Je vais vous le montrer.

C'est à l'opinion des auditeurs qu'il me faut le montrer. Je considère que toute poésie n'est autre qu'un discours marqué par la mesure, telle est ma définition. Par elle, les auditeurs sont envahis du frisson de la crainte, ou pénétrés de cette pitié qui arrache les larmes ou de ce regret qui éveille la douleur, lorsque sont évoqués les heurs et les malheurs que connaissent les autres dans leurs entreprises ; le discours provoque en l'âme une affection qui lui est propre. Mais ce n'est pas tout ! Je dois maintenant passer à d'autres arguments.

Les incantations enthousiastes nous procurent du plaisir par l'effet des paroles, et chassent le chagrin. C'est que la force de l'incantation, dans l'âme, se mêle à l'opinion, la charme, la persuade et, par sa magie, change ses dispositions. De la magie et de la sorcellerie sont nés deux arts qui produisent en l'âme les erreurs et en l'opinion les tromperies.

Nombreux sont ceux, qui sur nombre de sujets, ont convaincu et convainquent encore nombre de gens par la fiction d'un discours mensonger. Car si tous les hommes avaient en leur mémoire le déroulement de tout ce qui s'est passé, s'ils [connaissaient] ; tous les événements présents, et, à l'avance, les événements futurs, le discours ne serait pas investi d'une telle puissance ; mais lorsque les gens n'ont pas la mémoire du passé, ni la vision du présent, ni la divination de l'avenir, il a toutes les facilités. C'est pourquoi, la plupart du temps, la plupart des gens confient leur âme aux conseils de l'opinion. Mais l'opinion est incertaine et instable, et précipite ceux qui en font usage dans des fortunes incertaines et instables. Dès lors, quelle raison empêche qu'Hélène aussi soit tombée sous le charme d'un hymne, à cet âge où elle quittait la jeunesse ? Ce serait comme si elle avait été enlevée et violentée. Car le discours persuasif a contraint l'âme qu'il a persuadée, tant à croire aux discours qu'à acquiescer aux actes qu'elle a commis. C'est donc l'auteur de la persuasion, en tant qu'il est cause de contrainte, qui est coupable ; mais l'âme qui a subi la persuasion a subi la contrainte du discours, aussi est-ce sans fondement qu'on l'accuse.

Que la persuasion, en s'ajoutant au discours, arrive à imprimer jusque dans l'âme tout ce qu'elle désire, il faut en prendre conscience. Considérons en premier lieu les discours des météorologues : en détruisant une opinion et en en suscitant une autre à sa place, ils font apparaître aux yeux de l'opinion des choses incroyables et invisibles. En second lieu, considérons les plaidoyers judiciaires qui produisent leur effet de contrainte grâce aux paroles : c'est un genre dans lequel un seul discours peut tenir sous le charme et persuader une foule nombreuse, même s'il ne dit pas la vérité, pourvu qu'il ait été écrit avec art. En troisième lieu, considérons les discussions philosophiques : c'est un genre de discours dans lequel la vivacité de la pensée se montre capable de produire des retournements dans ce que croit l'opinion.

Il existe une analogie entre la puissance du discours à l'égard de l'ordonnance de l'âme et l'ordonnance des drogues à l'égard de la nature des corps. De même que certaines drogues évacuent certaines humeurs, et d'autres drogues, d'autres humeurs, que les unes font cesser la maladie, les autres la vie, de même il y a des discours qui affligent, d'autres qui enhardissent leurs auditeurs, et d'autres qui, avec l'aide maligne de Persuasion, mettent l'âme dans la dépendance de leur drogue et de leur magie.

Gorgias, *Éloge d'Hélène*, 1, § 8-14,  
tr. fr. Dumont, in *Les Écoles présocratiques*, Folio essais, 1991, p. 711-713.

## Séances 5 & 6 : Les ruses de la rhétorique :

Lewis Carroll, *Alice au Pays des Merveilles*, 1872, tr. fr. Henri Parisot, GF, 1979, p. 280-281.

Heumpty Deumpty prit en main le calepin et le regarda très attentivement : « Cela, commençait-il à dire, me paraît être exact. »

- Vous le tenez à l'envers ! s'exclama Alice.

- C'est, ma foi, vrai ! reconnut gaîment, tandis qu'elle lui remettait le calepin dans le bon sens, Heumpty Deumpty. Ça m'avait l'air un peu bizarre. Comme je le disais, cela me paraît être exact... encore que je n'aie présentement le temps de vérifier de fond en comble... et cela vous montre qu'il y a trois cent-quatre jours où vous pourriez recevoir des présents d'anniversaire...

- Certes, admit Alice.

- Et un jour seulement réservé aux présents d'anniversaire, évidemment. Voilà de la gloire pour vous !

- Je ne sais ce que vous entendez par « gloire », dit Alice.

Heumpty Deumpty sourit d'un air méprisant.

- Bien sûr que vous ne le savez pas, puisque je ne vous l'ai pas encore expliqué. J'entendais parler : « Voilà pour un bel argument sans réplique ! »

- Mais « gloire » ne signifie pas « bel argument sans réplique », objecta Alice.

- Lorsque moi j'emploie un mot, répliqua Heumpty Deumpty d'un ton de voix quelque peu dédaigneux, il signifie exactement ce qu'il me plaît qu'il signifie... ni plus, ni moins.

- La question, dit Alice est de savoir si vous avez le pouvoir que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire.

- La question, riposta Heumpty Deumpty, est de savoir qui sera le maître... un point, c'est tout.

Alice était trop déconcertée pour ajouter quoi que ce fût. Au bout d'une minute Heumpty Deumpty reprit :

- Ils ont un de ces caractères ! Je parle de certains d'entre eux – en particulier des verbes (ce sont les plus orgueilleux). Les adjectifs, vous pouvez en faire tout ce qu'il vous plaît, mais les verbes ! Néanmoins, je suis en mesure de les mettre au pas, tous autant qu'ils sont ! Impénétrabilité : voilà ce que, moi, je déclare !

- Voudriez-vous, je vous prie, me dire, s'enquit Alice, ce que cela signifie ?

- Vous parlez maintenant en petite fille raisonnable, dit Heumpty Deumpty, l'air très satisfait. Par « impénétrabilité », j'entends que nous avons assez parlé sur ce sujet, et que vous feriez bien de m'apprendre ce que vous avez l'intention de faire à présent, si, comme je le suppose, vous ne tenez pas à rester ici jusqu'à la fin de vos jours.

- C'est faire signifier vraiment beaucoup à un seul mot, fit observer, d'un ton méditatif, Alice.

- Lorsque j'exige d'un mot pareil effort, dit Heumpty Deumpty, je lui octroie toujours une rémunération supplémentaire.

- Oh ! dit Alice. Elle était trop ébaubie pour faire une autre remarque.

- Ah ! poursuivit, en hochant gravement la tête, Heumpty Deumpty, j'aimerais que vous les voyiez, les mots, le samedi soir, s'assembler autour de moi – pour toucher leur rémunération, savez-vous bien.

(Alice n'osa lui demander avec quoi il les payait ; je ne saurais donc moi-même vous le dire.)

Platon, *Euthydème*.

Dialogue entre DIONYSODORE et SOCRATE, puis entre DIONYSODORE et CTÉSIPPE.

- Patrocle est donc ton frère ?
  - Oui, frère de mère, et non de père.
  - Il est donc ton frère, et il ne l'est pas ?
  - Il est vrai, il n'est pas mon frère de père, car son père s'appelait Chérédème, et le mien Sophronisque.
  - Mais Chérédème était père, et Sophronisque aussi ?
  - Sans doute, Chérédème était père de Patrocle, et Sophronisque était le mien.
  - Chérédème était donc autre que père ?
  - Oui, répondis-je, autre que mon père.
  - Était-il père, étant autre que père, ou es-tu la même chose qu'une pierre ?
  - Je crains bien que je ne paraisse tel entre tes mains ; il me semble pourtant que je ne le suis pas.
  - Tu es donc autre chose qu'une pierre ?
  - Oui, autre chose.
  - Si tu es autre chose qu'une pierre, tu n'es donc pas une pierre ? et si tu es autre chose que de l'or, tu n'es pas de l'or ?
  - Assurément.
  - De même Chérédème ne sera pas père, puisqu'il était autre chose que père.
  - Il paraît, lui dis-je, qu'il n'est pas père.
  - Et si Chérédème est père, ajouta Euthydème, Sophronisque à son tour étant autre chose que père, n'est pas père ; de sorte que tu n'as pas de père, Socrate.
  - CTÉSIPPE intervint et dit : Mais la même chose n'arrive-t-elle pas à votre père ? n'est-il pas autre que mon père ?
  - Il s'en faut bien, répondit Euthydème.
  - Était-il le même ?
  - Le même.
  - Je n'y pourrais consentir. Mais dis-moi, Euthydème, est-il seulement mon père, où l'est-il aussi des autres hommes ?
  - Aussi des autres, répondit-il. Voudrais-tu qu'un même homme fût père et ne le fût pas ?
  - Je l'aurais cru, dit Ctésippe.
  - Que l'or ne fût pas de l'or, qu'un homme ne fût pas un homme ?
  - Prends garde, Euthydème ; tu ne mêles pas, comme on dit, le lin avec le lin ; certes, tu m'apprends là une chose admirable, que ton père est père de tous les hommes.
  - Il l'est toutefois.
  - Mais, dit Ctésippe, n'est-il père que des hommes, ou l'est-il aussi des chevaux et de tous les autres animaux ?
  - Il l'est aussi de tous les autres animaux.
  - Et ta mère, est-elle aussi la mère de tous les autres animaux ?
  - Elle l'est aussi.
  - Ta mère est donc la mère de tous les cancre marins ?
  - Et la tienne aussi.
  - Tu es donc le frère des goujons, des petits chiens et des petits cochons ?
  - Et toi aussi.
  - De plus, tu as pour père un chien ?
  - Et toi aussi.
- Là-dessus Dionysodore :

- Si tu veux me répondre, Ctésippe, je te le ferai avouer aussitôt. Dis-moi, as-tu un chien ?
- Oui, répondit Ctésippe, et fort méchant.
- A-t-il des petits ?
- Oui, et qui sont aussi méchants que lui.
- N'est-ce pas le chien qui est leur père ?
- Oui, je l'ai vu de mes propres yeux, lorsqu'il couvrit la chienne.
- Ce chien n'est-il pas à toi ?
- Oui.
- Le chien est père, et à toi, il est donc ton père : ainsi te voilà frère de ses petits.

vidéo de Defakator :

<https://www.youtube.com/watch?v=Xv5iiyeQdA&t=786s>